

## Petite revue de philosophie

# La philosophie analytique au Moyen Âge

Claude Panaccio

---

Volume 7, Number 1, Fall 1985

De la suite dans les idées

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104257ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104257ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Panaccio, C. (1985). La philosophie analytique au Moyen Âge. *Petite revue de philosophie*, 7(1), 101–111. <https://doi.org/10.7202/1104257ar>

## La philosophie analytique au Moyen Âge\*

Claude Panaccio

*Professeur au département de philosophie  
de l'Université du Québec à Trois-Rivières*

\* Ce texte a été présenté au colloque «Les études médiévales au Québec» (XI<sup>e</sup> colloque de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal, Montréal, 19-20 octobre 1984) dans le cadre d'une table ronde consacrée à la philosophie. Il a été publié avec d'autres textes issus du même colloque dans un cahier intitulé. *Les études médiévales au Québec, État présent... perspectives d'avenir* (Université de Montréal, 1985, p. 41-53). N.D.R.: Nous reproduisons l'intervention du professeur Panaccio étant données, d'une part, la diffusion fort restreinte du colloque par l'I.E.M. et, d'autre part, la grande valeur de synthèse d'un texte qui témoigne de la popularité grandissante du courant analytique dans l'actualité philosophique.

La philosophie dite «analytique», aujourd'hui très répandue surtout dans le monde anglophone, met l'accent sur l'analyse conceptuelle précise et rigoureuse à l'aide souvent d'instruments empruntés à la logique mathématique ou à la sémantique théorique, elle-même parfois partiellement formalisée. Bertrand Russell, en qui on peut voir le père de la philosophie analytique contemporaine, soutenait dans une série de conférences prononcées en 1914, que l'analyse logique constitue l'essence de la philosophie<sup>1</sup> et cette idée a été reprise sous une forme ou sous une autre par une pléiade de philosophes ultérieurs qui comptent parmi les plus importants et les plus originaux de notre siècle: Ludwig Wittgenstein, Rudolf Carnap et tout le Cercle de Vienne, Alfred Ayer, Carl Hempel, Karl Popper, etc.

Dans cette optique, la traditionnelle philosophie de la nature, par exemple, cède le pas à l'analyse critique de la logique du discours scientifique, l'épistémolo-

1. Bertrand Russell, *Our Knowledge of the External World*, 1<sup>ère</sup> éd., Chicago/Londres, Open Court, 1914 (trad. franç. par P. Devaux: *La méthode scientifique en philosophie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, n° 171). La deuxième conférence s'intitule justement «L'essence de la philosophie: la logique».

gie. La philosophie morale devient en grande partie analyse logique critique du discours évaluatif ou prescriptif. La philosophie de la connaissance se met à scruter la signification et la logique des énoncés de forme «A pense que p», «A croit que p», «A sait que p». Et ainsi de suite. Certes, il n'est plus tellement de mise aujourd'hui de séparer radicalement, comme l'auraient voulu les empiristes logiques des années vingt et trente, l'analyse purement logique ou sémantique des énoncés ou des concepts, qui relèverait de la philosophie, et l'étude empirique de la réalité, qui, elle, reviendrait aux sciences<sup>2</sup>. La tradition analytique, néanmoins, continue de se démarquer nettement des autres approches en philosophie par son usage systématique de la *logique* dans la discussion des questions philosophiques et par la place centrale qu'elle accorde à la *philosophie du langage*, que l'Américain John Searle définit comme «la tentative d'analyser certains traits généraux du langage, tels que la signification, la référence, la vérité, la vérification, les actes de langage et la nécessité logique<sup>3</sup>».

Or on retrouve dans la scolastique de la fin du Moyen Âge, et de façon frappante, ces deux caractères distinctifs de la philosophie analytique contemporaine: l'utilisation à grande échelle de la logique comme instrument d'une analyse conceptuelle méticuleuse et la prédominance pratique aussi bien que théorique de la philosophie du langage. Le Franciscain Guillaume d'Occam (1285?-1349) fut, dans la première moitié du quatorzième siècle, le principal chef de file de cette

2. Voir, par exemple, l'excellente étude de Pierre Jacob, *L'Empirisme logique*, Paris, Éd. de Minuit, 1980.

3. John Searle, «Introduction», in *The Philosophy of Language*, sous la direction de John Searle, Londres, Oxford University Press, 1971, p. 1 (ma traduction).

approche alors relativement nouvelle, que l'on a bientôt appelée «la *via moderna*». Il est l'auteur de plusieurs traités de logique et de philosophie du langage au sens de Searle et il ne cesse dans ses autres écrits philosophiques et théologiques de recourir à tout propos pour l'analyse minutieuse du discours aux concepts et aux résultats de cette logique et de cette philosophie du langage<sup>4</sup>. Ses deux traités sur l'Eucharistie, par exemple, le *De sacramento altaris* et le *De corpore Christi*, sont pour la plus grande part — et de manière assez inattendue — consacrés à l'étude théorique de la sémantique des termes quantitatifs! Occam s'y emploie à montrer que les dimensions quantitatives du corps du Christ — sa hauteur, sa superficie, son volume ... — ne sont pas des réalités distinctes de ce corps lui-même et de ses accidents qualitatifs. Pour ce faire, il scrute en détail, à l'aide de sa théorie sémantique à caractère nominaliste, les modes de signification des termes qui décrivent les dimensions quantitatives, comme «ligne», «surface», «volume», etc.<sup>5</sup>

4. L'édition critique des œuvres philosophiques et théologiques de Guillaume d'Occam est maintenant presque complétée. Elle comprendra au total dix-sept volumes de taille considérable. Cf. *Venerabilis Inceptoris Guillelmi de Ockham Opera Philosophica et Theologica*, The Franciscan Institute, St-Bonaventure, N.Y., 1967-. La source la plus importante pour la théorie logico-sémantique d'Occam est sa *Summa logicae* qui totalise environ neuf cents pages dans l'édition moderne (réalisée par P. Böhner, G. Gál et S.F. Brown, *Opera Philosophica*, vol. I, 1974). Les deux premières parties de l'ouvrage sont maintenant traduites en Anglais: *Ockham's Theory of Terms. Part I of the Summa Logicae*, trad. et introd. par Michael J. Loux, Notre-Dame, Ind., University of Notre Dame Press, 1974; et *Ockham's Theory of Propositions. Part II of the Summa Logicae*, trad. par Alfred J. Freddoso et Henry Schuurman, introd. par A.J. Freddoso, Notre-Dame, Ind., University of Notre Dame Press, 1980.

5. Les deux traités d'Occam sur l'Eucharistie ont été publiés ensemble avec une version anglaise (d'ailleurs sujette à caution) par B.T. Birch sous le titre *The De Sacramento Altaris of William of Ockham*

Le célèbre Jean Buridan (c. 1295-1367) fut un autre des maîtres à penser de cette philosophie analytique de la fin du Moyen Âge. Voici un exemple d'une énigme logique parmi toutes celles qu'il discute dans son traité des *Sophismata* et qui ressemblent fort à ces paradoxes de la réflexivité qui n'ont cessé, depuis celui de Russell au début du siècle, de préoccuper les philosophes analytiques d'aujourd'hui<sup>6</sup>. Supposons, dit Buridan<sup>7</sup>, qu'on soumette à votre jugement une seule et unique proposition, la suivante: «il y a présentement quelqu'un qui doute d'une proposition». Qu'en direz-vous? Vous ne pouvez pas dire que vous savez qu'elle est *fausse*, puisque vous ne pouvez certainement pas être assuré qu'au moment présent personne au monde ne doute de quelque proposition que ce soit. Mais vous ne pouvez pas non plus prétendre *savoir* que cette proposition est *vraie*. La seule façon pour vous de le savoir vraiment, affirme Buridan, serait de constater que vous êtes vous-même en train de douter d'une proposition. Or il n'y a qu'une seule proposition qui vous soit présentement soumise: vous ne pouvez pas à la fois en douter et

(Iowa, Lutheran Literary Board, 1930). Ils feront par ailleurs l'objet du dixième et dernier volume de la série *Opera Theologica* dans l'édition critique de l'Institut Franciscain de l'Université St-Bonaventure.

6. Sur le problème contemporain des paradoxes de la réflexivité, voir par exemple Irwing M. Copi, *The Theory of Logical Types*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1971, chap. I: «The Paradoxes».

7. Cf. G.E. Hughes, *John Buridan on Self-Reference*, (trad. angl. du chap. 8 des *Sophismata*), Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 68-72. J'ai ici quelque peu simplifié la présentation du paradoxe en m'en tenant à ce qui me semble essentiel. Les *Sophismata* de Buridan ont déjà fait l'objet d'une édition critique (*Johannes Buridanus: Sophismata*, éd. par T.K. Scott, Stuttgart, Frommann-Holzboog, 1977) et d'une autre traduction anglaise, complète celle-là (*John Buridan: Sophisms on Meaning and Truth*, trad. et introd. par T.K. Scott, New York, Appleton-Century-Crofts, 1966).

savoir qu'elle est vraie. Il ne vous resterait donc plus, semble-t-il, qu'à reconnaître humblement que vous doutez de la proposition en question. Mais cette voie non plus n'est pas possible, puisqu'alors vous sauriez que vous en doutez et donc vous sauriez a fortiori que quelque doute d'une proposition; vous sauriez par conséquent que la proposition sous considération est vraie! C'est là un paradoxe fort sophistiqué et très difficile même pour les post-russelliens; en plus des notions sémantiques de «vérité» et de «fausseté», sa formulation fait intervenir les notions épistémiques «douter» et «savoir». Buridan et plusieurs autres philosophes de son époque discutaient abondamment, avec une grande précision et beaucoup de perspicacité, quantité d'énigmes logico-sémantiques au moins aussi subtiles que celle-là.

En 1473, Louis XI interdit l'enseignement des doctrines de ceux qu'il appelle les «nouveaux docteurs»: Occam, Grégoire de Rimini, Buridan, Pierre d'Ailly, Marsile d'Enghien, Adam Dorp, Albert de Saxe «et autres nominalistes». Un groupe de professeurs de l'Université de Paris lui écrit alors pour lui demander de reconsidérer sa décision. Les auteurs expliquent dans leur lettre ce que c'est pour eux qu'un nominaliste. On verra dans l'extrait suivant que c'est ce que nous, nous considérons comme un philosophe analytique:

On appelle aussi nominalistes, écrivent-ils, ceux qui consacrent efforts et études à la connaissance de toutes les propriétés des termes dont dépendent la vérité et la fausseté du discours [...]. Instruits dans ces matières, ils reconnaissent ce qui est bon et ce qui est mauvais dans n'importe quel argument. Les réalistes, de leur côté, négligent et méprisent tout cela en disant: «Nous, nous nous occupons des choses, nous ne nous soucions pas des termes». C'est contre eux que Maître Jean Gerson écrit: «À force d'aller aux choses en négligeant les termes, vous finissez par sombrer dans l'ignorance de la

chose même», [...] et il ajoute que lesdits réalistes s'égarèrent dans d'inextricables difficultés lorsqu'ils cherchent des problèmes là où il n'y en a pas, sinon d'ordre purement logique<sup>8</sup>.

Jusqu'à une période relativement récente, les historiens de la pensée médiévale, attirés surtout par la théologie, n'avaient pas cherché vraiment à mettre en valeur cette approche logico-sémantique qui prévalait à la fin du Moyen Âge et dont ils saisissaient mal l'intérêt. Maurice De Wulf, au début du siècle, exprimait déjà dans son *Histoire de la philosophie médiévale* l'attitude classique de nombreux médiévistes:

Le terminisme nominaliste, affirmait-il, après avoir dépossédé la métaphysique par la logique de ses dépouilles [...]. L'application des méthodes sophistiquées nouvelles, l'amour des subtilités, la recherche du bizarre, l'étude des plus étranges possibilités ouvrent la porte à toutes sortes d'abus<sup>9</sup>.

Tout se passe comme si, pour apprécier aujourd'hui l'intérêt théorique de cet important épisode de l'histoire de la philosophie, il fallait d'abord être soi-même quelque peu familier de la logique et de la sémantique contemporaines, ainsi que de leurs fécondes utilisations dans la philosophie analytique actuelle. Et c'est, de fait, par le biais de l'histoire de la logique au sens strict qu'on y a d'abord accédé à partir des années trente, sous l'impulsion de gens comme Jan Lukasiewicz, le grand logicien polonais, dont l'influent article «Contribution à l'histoire de la logique des propositions» a été principalement diffusé dans sa version alle-

8. Cf. Lynn Thorndike, *University Records and Life in the Middle Ages*, New York, Columbia University Press, 1949 (1<sup>ère</sup> éd.: 1944), p. 355-6 (ma traduction).

9. Maurice De Wulf, *Histoire de la philosophie médiévale*, 5<sup>e</sup> éd. revue, Paris/Louvain, Alcan, 1925, T. II, p. 158.



mande de 1935 par la revue même du Cercle de Vienne, *Erkenntnis*<sup>10</sup>. «Presque toutes les recherches les plus récentes en histoire de la logique, écrit le Père Bochenski en 1956 dans sa magistrale histoire de la logique, ont été menées par des logiciens mathématiciens ou par des gens formés à la logique<sup>11</sup>.»

Depuis les années soixante, la perspective s'est élargie et s'est approfondie à la fois. De nombreux travaux très fouillés et néanmoins très englobants, ont commencé à révéler dans ce corpus terministe des richesses philosophiques insoupçonnées qui dépassent considérablement les seules frontières de la logique étroitement conçue comme la théorie des inférences valides. Je pense, pour ne mentionner que quelques noms, aux recherches de Lambertus Marie De Rijk et de Gabriel Nuchelmans en Hollande, de Norman Kretzmann, John Murdoch, Paul Vincent Spade aux États-Unis, de Jan Pinborg au Danemark, Desmond Paul Henry en Angleterre, Alfonso Maieru en Italie, Hubert Hubien en Belgique et, au Canada même, à celles d'un John Trentman à l'Université McGill ou d'une Jennifer Ashworth à Waterloo<sup>12</sup>.

10. Cf. Jan Lukasiewicz, «Zur Geschichte der Aussagenlogik», *Erkenntnis*, 5 (1935), p. 111-31; trad. franç. in Jean Largeault, *Logique mathématique. Textes*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 9-25.

11. Innocentius Maria Bochenski, *Formale Logik*, Fribourg/Munich, Verlag Karl Alber, 1956; le texte cité est traduit par moi à partir de la version anglaise, *A History of Formal Logic*, trad. par I. Thomas, Notre Dame, Ind., Notre Dame University Press, 1961, p. 10; le souligné est de l'auteur.

12. Pour une excellente bibliographie de ces travaux jusqu'en 1976, cf. E.J. Ashworth, *The Tradition of Medieval Logic and Speculative Grammar*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1978. Voir aussi: Paul Vincent Spade, «Recent Research on Medieval Logic», *Synthese*, 40 (1979), p. 3-18.

La synthèse, au moins provisoire, de tout ce labeur des vingt dernières années environ nous est fournie de manière condensée dans un important ouvrage collectif paru en 1982: *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*<sup>13</sup>. Ce livre de plus de mille pages compte quarante-six chapitres thématiques rédigés par quarante et un auteurs différents (dont presque tous ceux que j'ai nommés plus haut). Le point de vue en est très nettement affirmé par Norman Kretzmann dans l'introduction:

En combinant les exigences les plus élevées dans le domaine des études médiévales avec le respect des intuitions et des intérêts des philosophes contemporains, *particulièrement ceux qui travaillent dans la tradition analytique*, nous espérons avoir présenté la philosophie médiévale d'une manière qui aidera à mettre fin à la période où elle fut étudiée dans un ghetto philosophique, alors que plusieurs des principaux spécialistes du domaine manquaient de familiarité avec les développements philosophiques du vingtième siècle ou de sympathie à leur endroit, et que, d'autre part, la plus grande partie du travail contemporain en philosophie s'effectuait dans une ignorance totale des résultats atteints par les médiévaux sur les mêmes sujets. C'est un de nos buts que d'aider à mettre l'activité de la philosophie contemporaine en continuité intellectuelle avec la philosophie médiévale au même degré où elle l'est déjà par rapport à la philosophie de l'Antiquité<sup>14</sup>.

Il est révélateur de noter que pas moins de dix-sept des quarante-six chapitres de cette nouvelle histoire de

13. *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy. From the rediscovery of Aristotle to the disintegration of scholasticism, 1100-1600*, sous la direction de Norman Kretzmann, Anthony Kenny et Jan Pinborg, Cambridge, Cambridge University Press, 1982. J'ai fait paraître un compte rendu de cet ouvrage dans *The Philosophical Review*, 93 (1984), p. 155-7.

14. Norman Kretzmann, «Introduction». *op. cit.*, p. 15 (ma traduction; le souligné est aussi de moi).

la philosophie médiévale sont *directement* consacrés à la logique ou à la philosophie du langage!

Kretzmann, au demeurant, met très exactement le doigt sur la tâche qui incombe maintenant à ceux qui étudient cette philosophie analytique de la fin du Moyen Âge, celle d'en faire apparaître de façon détaillée la pertinence pour les débats qui sont en cours dans la philosophie analytique d'aujourd'hui.

Je donnerai, pour finir, deux exemples suggestifs à cet égard. Le premier concerne l'*ontologie*, très abondamment discutée ces dernières années par des philosophes comme Quine, Goodman, Sellars, Kripke et de multiples autres. Dans un collectif tout récent intitulé *Recent Work in Philosophy* (1983), le chapitre sur l'ontologie («Recent Work in Ontology»), justement dû à la plume de Michael Loux, le traducteur anglais de la première partie de la *Summa logicae* de Guillaume d'Occam, repère pour la philosophie analytique des vingt-cinq dernières années (depuis 1959, dit Loux) deux problèmes d'ontologie qui ont occupé l'avant-scène<sup>15</sup>. Le premier, croyez-le ou non, c'est encore le bon vieux problème des universaux, celui-là même qui est au cœur de la pensée nominaliste des quatorzième et quinzième siècles. Quant au second, Loux l'introduit par un titre qui évoque tout autant les discussions médiévales: «Particulars, Substances, and Individuation». Il est clair que sur ces deux points les Occam, Buridan, d'Ailly et compagnie ont des choses précises et fécondes à nous dire.

Deuxième exemple: la *théologie rationnelle* revient à l'ordre du jour dans la philosophie analytique

15. Michael J. Loux, «Recent Work in Ontology», in *Recent Work in Philosophy*, sous la direction de Kenneth G. Lucey et Tibor R. Machan, Totowa, N.J., Rowman and Littlefield, 1983, p. 3-38.

récente. Elle y est parfois poursuivie dans une perspective tout à fait critique à l'endroit de la pensée religieuse, mais de toute évidence le dialogue s'impose avec les prédécesseurs médiévaux. Alfred Freddoso, qui est, quant à lui, l'un des deux traducteurs anglais de la deuxième partie de cette même *Summa logicae* de Guillaume d'Occam, a dirigé l'année dernière la publication d'un recueil intitulé *The Existence and Nature of God*:

... un nombre croissant de philosophes anglo-américains, écrit-il dans son introduction, dont plusieurs sont très réputés, considèrent aujourd'hui les discussions classiques sur l'existence et la nature de Dieu comme des sources fécondes pour la réflexion critique en matière de philosophie de la religion<sup>16</sup>.

On pense à Peter Geach, Anthony Kenny, Alvin Plantinga et bien d'autres. Inutile de dire que là aussi certaines analyses logico-sémantiques des philosophes médiévaux se révéleront directement pertinentes.

Pour la plus grande part évidemment, cette excitante réactualisation de la philosophie analytique médiévale se passe aujourd'hui en anglais et la littérature francophone dans ce domaine extraordinaire où il reste tant de trésors à découvrir demeure encore bien mince<sup>17</sup>. Peut-être serions-nous au Québec en bonne position géographique et culturelle pour assumer là un certain leadership.

16. Alfred J. Freddoso, «Introduction», in *The Existence and Nature of God*, sous la direction de A.J. Freddoso, Notre Dame, In., Notre Dame University Press, 1983, p. 1-2 (ma traduction).

17. Je dis que la production francophone dans le domaine est mince, mais elle n'est pas inexistante. Signalons à titre d'exemples récents le recueil bilingue *Archéologie du signe*, sous la direction de Lucie Brind'Amour et Eugene Vance, Toronto, Institut Pontifical d'Études Médiévales, 1983; ainsi qu'un numéro spécial de la revue *Histoire. Épistémologie. Langage* intitulé *Sémantiques médiévales*, réalisé sous la direction d'Alain de Libera (t. 3, fasc. 1, 1981).